

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 27

Artikel: Le mariage de le prince héritier d'Allemande : la mission française.
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255332>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

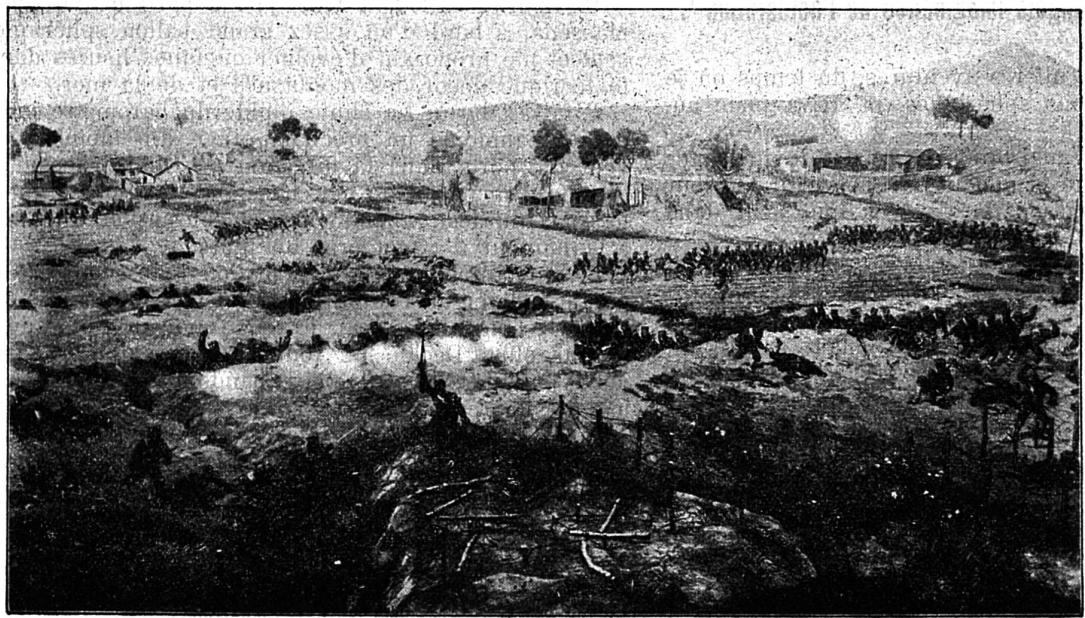
Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La furia japonaise.

On parle autrefois de la « furia francese ». On peut aujourd’hui parler de cette même qualité belliqueuse pour caractériser la manière dont les japonais attaquent leurs ennemis.

Cette attaque est soudaine le plus souvent, irrésistible, bien calculée. S’agit-il de prendre une colline bien fortifiée et défendue par les Russes ? Avec une sûreté mathématique, l’artillerie jette le désordre à l’intérieur des retranchements, diminue autant que possible l’effectif de la garnison et détruit les obstacles accumulés à l’avant des positions. Ces ob-



Phot. Th. Lewis, Yokohama.

Comment les Japonais établissent leurs colonnes d’attaque.

tacles, comme on le voit sur notre gravure, ne sont autres qu’un treillis serré de fil de fer barbelé.

Puis, pendant que les obus font leur œuvre, les colonnes d’attaque se démasquent, s’avancent, pleines d’entrain. Tout d’abord, un premier bataillon vole à l’assaut : la mitraille russe le massacre presque tout entier, mais les vivants continuent leur course, pendant qu’un second, puis un troisième bataillon s’élancent sur leurs traces. Les petits Jaunes inondent de plomb la position ennemie qui, ne pouvant remplacer ses hommes morts, s’affaiblit d’une minute à l’autre, tandis que les infatigables Nippons

arrivent toujours, comme si la terre les créait. Le nombre des tués chaque fois diminue dans leurs rangs ; un noyau compact arrive maintenant au pied de la position ; un vigoureux « Banzai ! » sort de toutes ces poitrines haletantes, un dernier élan, une dernière salve et le drapeau du soleil Levant se déroule au sommet de la colline : Banzai ! mais cette victoire a coûté la vie à deux, trois bataillons : qu’importe ! On meurt si joyeux, pour honorer la mémoire des ancêtres, pour servir la patrie et le Mikado, le fils des dieux antiques.

Le mariage du prince héritier d’Allemagne. — La mission française.

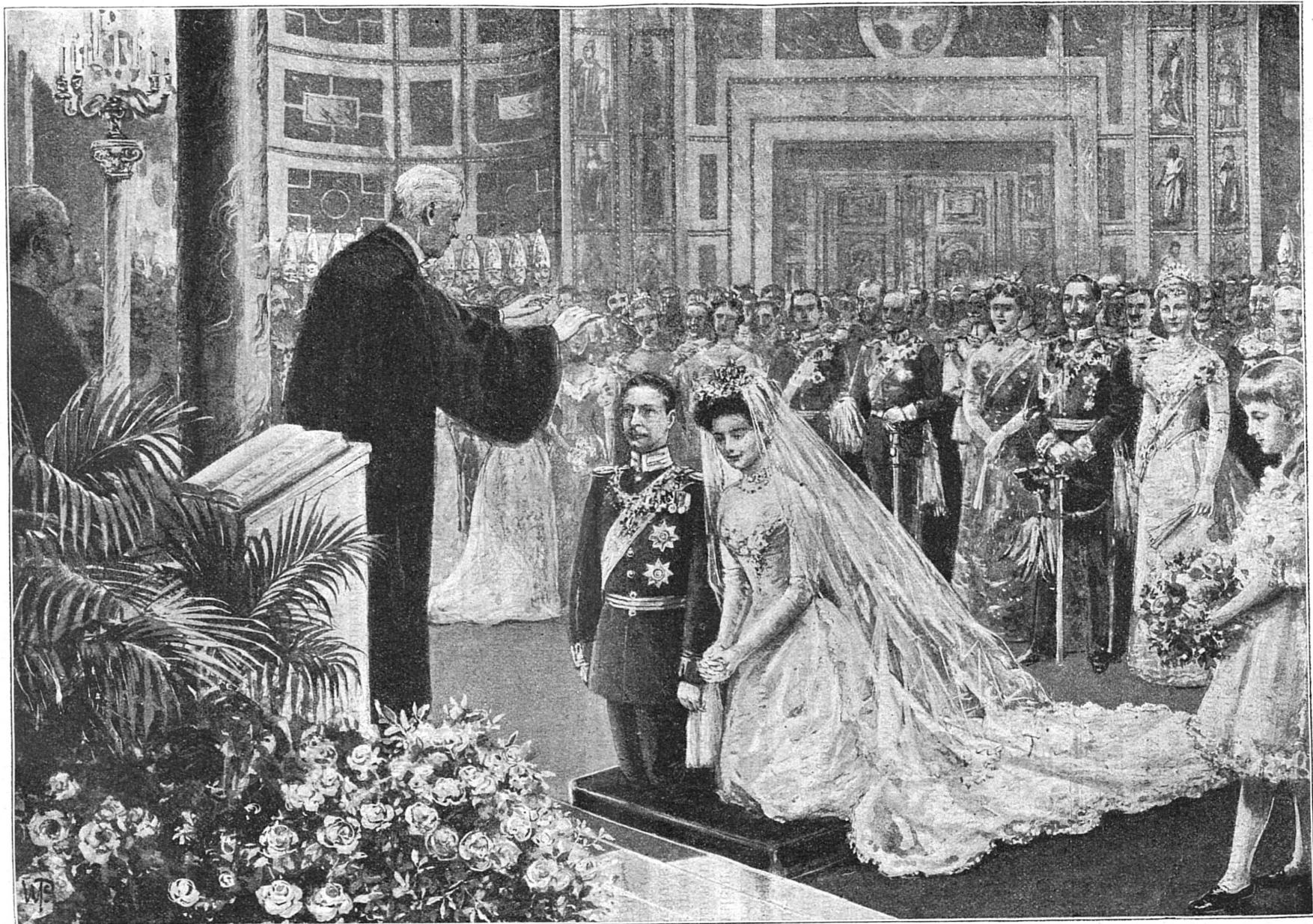
Depuis le 3 juin, Berlin était en fête et l’a été pendant quelques jours. La duchesse Cécile de Mecklembourg a fait son entrée solennelle dans la capitale et est devenue, le 6 juin, l’épouse du Prince Impérial.

La duchesse qui, le matin, avait quitté Schwerin, accompagnée de sa mère la grande duchesse Anastasie et de sa suite, arriva à midi à Berlin, reçue par le grand écuyer et le gouverneur de la capitale ; de là elles furent conduites aux voitures de gala, sous un portail tout garni de roses, et l’on se dirigea vers le château Bellevue situé entre le Tiergarten et la Sprée. Une foule immense, enthousiaste, saluait la duchesse qui remerciait de son plus joli sourire. Devant le château de Bellevue, la fiancée fut saluée par l’empereur et le prince royal, puis conduite aux appartements où attendait l’impératrice. A une heure il y avait dîner au château. L’après-midi, la fiancée fit son entrée dans la capitale à travers des rues richement décorées de verdure et de roses, et pleines d’un public enthousiaste ; trente mille personnes appartenant à différentes corporations et sociétés bordaient les trottoirs. Dans les environs du château Bellevue attendaient six mille garçons et jeunes filles. Tôt après 4 heures, cent demoiselles d’honneur, toutes de blanc habillées se dirigeaient vers la « Pariserplatz », et prenaient place devant la grande tribune. A 4 $\frac{1}{2}$ heures, le prince impérial à cheval, à la tête de la deuxième compagnie du premier régiment de la garde, se dirigeait vers le château royal. A 5 heures, la duchesse Cécile quittait le château, accompagnée de l’impératrice, dans une magnifique voiture de cour trainée par huit splendides chevaux. En tête, les cuirassiers de la garde, et autres corps militaires, ainsi que les dames de la cour de l’impératrice et de l’entourage de la duchesse Cécile. Puis venait la radieuse fiancée assise à droite de l’impératrice. Lorsque la voiture arriva sur la « Pariserplatz », le bourgmestre Kirschner fit un discours de bienvenue auquel la duchesse répondit par quelques mots aimables. Le cortège se remit en marche et arriva enfin dans la cour du château. L’empereur offrit le bras à sa future belle-fille et leurs majestés impériales, accompagnées du grand-duc régnant de Meklembourg-Schwerin, se rendirent dans la salle où devait

se signer le contrat de mariage. Le soir il y avait grand festin dans la salle Elisabeth.

Une de nos illustrations représente la cérémonie du mariage dans la chapelle royale du château, d’une ornementation sévère. Devant l’autel on a disposé deux prie-Dieu. Le Kronprinz et sa fiancée apparaissent les premiers, lui en capitaine d’infanterie de la garde, elle vêtue d’une robe blanche lamée d’argent. L’impératrice en une splendide toilette vert-d’eau, puis l’empereur en feld-maréchal, puis la grande duchesse Anastasie, mère de la fiancée, et le grand duc régnant de Mecklembourg, frère de la grande duchesse Cécile. Il règne dans la chapelle un long silence, puis subitement la musique éclate, une musique de choeurs qui, à elle seule, suffit à donner le véritable caractère de cette cérémonie religieuse, musique douce et triste. Puis le pasteur fit un prêche en rappelant aux futurs époux les devoirs des vrais ménages chrétiens. Puis après une fanfare de cuivre, le pasteur demanda au prince héritier s’il voulait comme épouse Cécile, grande duchesse de Mecklembourg ; le kronprinz répondit un « ja » sonore. Le « ja » de la grande duchesse Cécile était plus timide, moins bref et retentissant que celui de son futur époux. Une bible fut alors présentée aux deux fiancés et tous deux jurèrent sur le texte sacré de s’aimer toute leur vie. Ce serment était-il à peine échangé que les coups de canou annonçaient à Berlin la bonne nouvelle. L’empereur s’approcha de ses enfants et embrassa le kronprinz à pleines joues, puis s’inclina très galamment devant sa belle-fille et l’embrassa avec une grâce familière et attenante. Comme la princesse impériale, après avoir salué l’empereur, relevait la tête, un rayon de lumière qui tombait sur sa chevelure noire a fait flamboyer les diamants du diadème, et ce ne peut être là qu’un heureux présage.

L’image de la première page nous montre la mission française. Cette mission avait à sa tête le général Lacroix, gouverneur militaire de Lyon, commandant le quatorzième corps d’armée, comme ambassadeur extraordinaire. La mission comprenait, en outre, M. François Arago, député des Alpes-Maritimes, ministre plénipotentiaire ; le contre-amiral de Marolles, chef d’état-major du premier arrondissement mari-



Le mariage du prince héritier d'Allemagne dans la chapelle royale du château, à Berlin. — La bénédiction.

time ; M. Jean Guillemin, premier secrétaire d'ambassade, chef-adjoint du cabinet du ministre des Affaires étrangères ; le lieutenant-colonel Chabaud, de la maison militaire du Président de la République et le capitaine des Vallières, officier d'ordonnance du général de Lacroix. Les représentants du gouvernement de la République étaient accompagnés du colonel von Hugo, attaché militaire à l'ambassade d'Allemagne.

Le général de Lacroix est un des officiers les plus estimés de l'armée française. Il commande actuellement le 14^e corps et exerce le gouvernement militaire de Lyon. Sa puissance de travail et sa haute courtoisie l'ont classé au tout premier rang. Le général de Lacroix est commandeur de la Légion d'honneur.

M. François Arago est ministre plénipotentiaire et député des Alpes-Maritimes. Entré de bonne heure dans la diplo-

matie, il fut d'abord attaché à l'ambassade de Berne que dirigeait son père, M. Emmanuel Arago. Chef du service des sections étrangères à l'Exposition de 1900, il a été, depuis, chargé de plusieurs missions importantes.

Le contre-amiral de Marolles, né le 3 mai 1851, était encore capitaine de vaisseau lorsqu'il prit part, en 1900, à l'expédition de Chine. Il fit partie du détachement Seymour, qui avait reçu la tâche de délivrer les légations.

Les représentants français furent, durant les fêtes à Berlin, l'objet d'attentions particulières absolument exclusives.

Arrivée à Berlin à un moment où les relations entre les deux pays étaient assez tendues pour justifier certaines alarmes, la mission s'en est retournée heureuse et tranquille, avec l'assurance que des relations normales sont désormais rétablies entre la France et l'Allemagne.

G.

AU PAYS DE L'IVOIRE (SUITE)

(Reproduction interdite)

Vue du fleuve, Boma, la capitale de l'Etat indépendant, est une petite ville coloniale fort coquette. Cachee dans la verdure, elle a le charme caractéristique de ces petites cités africaines qu'il vaut mieux contempler de loin, si l'on veut garder ses illusions. Boma-Rive, la ville basse, est le centre des affaires. On y trouve des factoreries, des cafés à l'europeenne, d'innombrables boutiques de toute sorte. Pour mon malheur, j'y trouvai un hôtel qui me laissa d'entomologiques souvenirs.

Passablement d'animation dans les rues, sauf de dix heures du matin à quatre heures après midi, où la chaleur retient chacun chez soi. Les Européens, fonctionnaires ou factoriens, en habits d'une blancheur irréprochable, coudoient de plantureuses nègres-ses, vêtues d'étoffes aux couleurs les plus vives. Il y a parmi ces dames nombre d'étrangères qui sont venues chercher fortune sur les bords du Congo. Les „mamas Dahomey”, anciennes amazones de Behanzin, sont particulièrement nombreuses. Des boys, portant sur leur tête une bouteille ou un pain, des métis arborant col et manchettes, discutent violement en mauvais portugais (de traite) cependant que des soldats de l'Etat, le fez crânement penché sur l'oreille, vont prendre la garde. Tout cela ferait un tableau d'un vif coloris.

Boma serait, somme toute, un assez agréable séjour, si son climat n'était sujet à de brusques et funestes variations. Il y a parfois récrudescence de miasmes palludéens et les blancs meurent comme des mouches. En 1896 précisément, on enterra en un mois (novembre) 11 blancs, nombre respectable assurément, si l'on ajoute que Boma comptait à cette époque environ 150 habitants européens. D'autres fois la fièvre reste bénigne et il se passe quelques mois sans décès. Du reste il convient de remarquer que la moyenne de la mortalité est forte à Boma parce que les blancs „descendant” malades du Haut-Congo et que l'on rembarque pour l'Europe, y meurent souvent en attendant le steamer qui doit les rapatrier. Sinistre bienvenue aux nouveaux arrivants que ces visages creusés, livides et anxieux, voulant „rentrer” à tout prix ! D'aucuns dorment dans le petit cimetière de Boma, les profondeurs de l'Atlantique ont recueilli les autres, décédés au cours du voyage de retour.

Le 3 décembre je quittais Boma pour me rendre à Matadi, où l'un des petits steamers de l'Etat vous transporte en un jour. Les eaux tourmentées du fleuve, resserrées entre de hautes rives dénudées, grondent furieusement. De nombreux remous, des tourbillons d'une violence inouïe, comme celui du „Chaudron d'enfer” rendent la navigation dangereuse.

Il fait à Matadi une chaleur torride, ce qui n'empêche pas le climat d'y être passable. Sauf la célèbre „Maladie du sommeil”, qui règne à l'état endémique dans les bureaux de l'administration, les épidémies sont rares. Port de transit, Matadi est tête de ligne du chemin de fer du Stanley-Pool, achevé en 1898 et grâce auquel Léopoldville, chef-lieu du Moyen-Congo, entend le sifflet des locomotives se mêler au grondement des cataractes de Yellala. On a parlé bien souvent des difficultés énormes auxquelles se heurta la construction de ce railway, je n'y reviendrai donc pas ici.

En décembre 1896, on pouvait faire en chemin de fer un trajet d'un jour, Matadi-Tumba. Mais à cette époque l'organisation de la ligne laissait encore passablement à désirer. Les wagons n'étant pas des plus commodes, on se logeait où on trouvait place et l'on juchait ses bagages où l'on pouvait. Partis à 6 heures du matin de Matadi, nous n'arrivâmes à Tumba qu'à près 11 heures du soir. Notre voyage à travers monts et brousse offrit peu d'intérêt sauf trois bons petits déraillements lesquels nous causèrent seulement l'inconvénient de griller au soleil, tandis qu'on remettait les choses en ordre. Nous y gagnâmes une absinthe, offerte par le chef de gare d'une des stations voisines de nos mésaventures. Les moricauds faisant fonction de chef de train, serre-frein et mécanicien étaient si habitués à ces petits inconvénients qu'en moins d'une heure —en moyenne— la locomotive déraillée était prête à reprendre sa marche aventureuse. Pour rattrapper le temps perdu, on se lançait à fond de train, quitte à échouer contre un talus quelques kilomètres plus loin. Dans les wagons et malgré les claire-voies, la chaleur était extrême. Heureusement, vers le soir, une tornade éclata et nous fûmes non seulement rafraîchis, mais encore abondamment arrosés, la Compagnie ayant remis à plus tard le soin de poser des vitres aux fenêtres de ces voitures primitives.

(A suivre.)

René GOUZY.

L'agriculture en juillet.

Travaux aux champs. — Continuer les binages nécessaires aux plantes sarclées.

Semer les mélanges de plantes fourragères hâtives destinées à être données en vert, fin de l'été et en automne.

Opérer la moisson des céréales, seigle, avoine d'hiver, froment, puis orge et avoine de printemps.

Mettre le blé en moyette contre la pluie.

Déchaumer aussitôt après la récolte. Fin de mois, couper féverolles d'hiver, vesce d'hiver, pavots et fourrages hâtifs. Couper le lin quand les feuilles jaunissent.

Prairies. — Continuer les irrigations des prairies naturelles.

Dans le Midi, on commence les deuxièmes coupes.

Vigne. — Deuxième binage. Relevage et attachage des